

# Les trésors du grenier

*Roland Provost*

La Providence a de ces surprises parfois... même pour des amateurs en histoire! Il suffit qu'un ami vous invite à visiter le grenier de sa maison centenaire. Arthur Roy, le maître des lieux, ouvre devant mes yeux éblouis une belle grande valise antique au couvert arrondi, telle que les aiment les collectionneurs de patrimoine.

Alors monsieur Roy me confie une liasse de vieux documents. Pas moins de 600 pièces uniques authentiques: lettres, contrats, factures, reçus, billets et des grenailles. Le tout sur papier fort, presque du parchemin, tel qu'on le fabriquait dans les années 1700 et 1800, avant l'avènement des gros moulins de papier. Un papier qui brave les injures du temps, sinon les morsures des souris.

Une question brûlante se posait à mon esprit et à la vôtre sans doute. Comment de si précieux documents sont-ils parvenus dans un grenier des Grands-Fonds du Cap de Chatte (comme l'écrivait Champlain sur sa carte)? À la suite d'une identification sommaire que j'ai faite de ces reliques du passé, en partie bientôt tricentenaire, voici quelques secrets sortis tout droit de la grosse valise de M. Roy!

C'est presque un drame. Il se passe autour du quartier du Palais, rue Saint-Charles. Les terrains sont encore en seigneurie: celle des Ursulines et celle des Hospitalières.



Illustration : Richard Fournier

Les occupants doivent payer des rentes à chaque année. Ils s'appellent: Roussel, Guay, Marchand, Quirion, Philibert, Laflèche, Sasseville, Roy, Chaperon. De la race française et catholique. Quelques noms aussi des conquérants: McCanthy, Fisher, Neilson, Cowan, Kutcheon.

Tout ce monde s'affaire à réparer les ruines de la guerre. Elle avait duré dix ans. Toute guerre de conquête est un désastre pour le pays conquis. La Nouvelle-France, après avoir vu les Anglais dévaster et brûler églises et habitations sur les

deux rives du fleuve en bas de Québec, dut baisser pavillon dans la capitale.

Celle-ci avait subi un bombardement intensif. Les bombes «pots à feu» avaient rasé les maisons en bois et brûlé de fond en comble la cathédrale de pierre. Les gravures de l'artiste anglais Short nous montrent l'étendue des dommages presque irréparables.

Dieu merci, nos ancêtres avaient la tête dure et du courage à revendre! La Fabrique et son nouvel évêque, Mgr Briand, étudièrent pendant dix ans la possibilité de reconstruire. On fit appel à un architecte déjà renommé, Jean Baillargé. Celui-ci se contenta de remodeler les plans de la rénovation de 1744.

Il fallait un charpentier pour refaire la structure de l'édifice. La Fabrique signa un long contrat de quatorze pages avec Timothée Laflèche, un charpentier de marine, en 1768. Laflèche avait fait ses preuves dans la construction de vaisseaux pour le Roi, dans les chantiers de Québec. C'est bien le contrat d'engagement que nous avons en mains. On y décrit toutes les pièces de bois avec les dimensions appropriées. Notaire: Saillant.

La reconstruction se termine en 1771. Et la vie continue. Laflèche persévère dans son métier jusqu'à devenir plus tard un commerçant en bois de construction pour un nommé Chaperon de Baie-Saint-Paul. Comme

tout bon citoyen, il élève une famille. Il fait de son fils René un charpentier comme lui. René devient menuisier de surcroît. Les documents nous font assister au déroulement de leur vie avec ses hauts et ses bas, ses transactions, ses malheurs, ses maladies et ses deuils. Timothée Laflèche décède en 1797.

Françoise Rousseau, épouse de René, met au monde (1769) une fille, Françoise. Le temps venu, elle épouse un talentueux orfèvre de Québec, Joseph Sasseville. Celui-ci est le frère de François, lui aussi orfèvre. Leurs œuvres figurent en bonne place au Musée de Québec.

Leur père porte aussi le nom de Joseph. Originaire de La Pocatière, berceau de sa famille, il devient gardien des seigneuries du Cap-Chatte et de Sainte-Anne-des-Monts. Le seigneur Panet lui en avait confié le soin et l'entretien. Joseph est d'ailleurs mort ici en 1844.

Joseph père avait engendré un autre fils, Jean-Baptiste. Celui-ci, à la suite de son père, vint commercer avec les habitants de la région. Avec sa goélette, il apportait aux gens leurs nécessités et vendait à Québec les produits de leur pêche et de leur chasse. Il a même conçu les plans de la troisième église de Sainte-Anne-des-Monts. Les gens de ce temps-là étaient aussi bien architectes que charpentiers, autant maçons que menuisiers, capitaines de goélettes et constructeurs de vaisseaux. Forcément!

Parmi les nombreux enfants que lui donna sa femme Esther Caron, on remarque: Louis-Napoléon, Esther, Marguerite et Jérôme. Celui-ci devient curé de Sainte-Foy avant les années 1900. Son oncle Joseph, veuf, avec son frère François, célibataire, lui laissent leurs papiers en héritage, en plus des papiers de Françoise Laflèche, femme de Joseph fils, comme susdit.

Avant de mourir en 1896, Jérôme remet tous ses papiers personnels, même son cours de théologie écrit de sa main, à sa sœur Esther, femme de Michel Lespérance,

seigneur du Grand-Étang, résidant l'hiver à Montmagny.

Esther a dû subir le sort commun à tous les hommes: elle meurt en 1905. Elle remet tous ses précieux papiers à sa sœur Marguerite, mariée à Jean-Baptiste Roy, gros cultivateur dans les Grands-Fonds du Cap-Chatte. Leur fils Luc hérite de la fameuse valise qu'il transmet à son fils Arthur. Le secret de cette heureuse conservation? Autrefois, les femmes ne jetaient jamais rien. Elles envoyaient au grenier ce dont elles ne se servaient par couramment: linge d'hiver, valises, meubles de trop, journaux, livres, etc.

Grâce aux gardiens successifs de ces documents, ceux-ci ont survécu au temps qui passe. Si Dieu le veut, si les Archives nationales nous aident, il s'agit maintenant de les mettre en valeur. Pour l'amour des jeunes générations...